Germaine BRUNEL

« ou l'amour de la vie »

Assemblée Générale de l'Institut d'Histoire Sociale CGT ARDECHE
19 avril 2008

BRUNEL Germaine, épouse CHABANAL.

Né à Charmes-sur-Rhône (Ardèche) le 20 mai 1918, demeurant à Beauchastel, canton de La Voulte (Ardèche) ; mariée à Henri Chabanal, mère de quatre enfants ; ouvrière en soie, militante syndicaliste.

Fille d'un ouvrier agricole, Germaine Brunel dut abandonner l'école après avoir obtenu son Certificat d'études. En 1930, à l'âge de douze ans, elle commença à travailler à la Générale Textile de la Voulte, l'une des usines les plus importantes et les plus modernes de l'Ardèche appartenant au groupe Gillet. Désignée comme secrétaire du syndicat CGT constitué lors des mouvements de 1936, elle dirigea, en août et septembre, deux grèves successives, dont l'une dura quatre semaines, avec occupation de l'usine. Elle fut déléguée par l'Union interdépartementale des syndicats à la commission de conciliation de l'Ardèche.

Germaine Brunel avait alors dix-huit ans. Sans s'engager politiquement, elle collabora de 1936 à 1939 à *La Volonté socialiste* et à l'hebdomadaire communiste *La Voix populaire* auxquels elle donna des articles sur la vie syndicale, l'action dans le textile, l'union dans la lutte pour la paix. Elle participa à la création d'un syndicat d'ouvriers agricoles à Beauchastel, et à l'accueil des enfants espagnols réfugiés.

Licenciée de la Générale Textile en 1939, elle fut engagée comme dactylo au bureau des Ponts et Chaussées de La Voulte, puis admise sur concours comme employée de bureau à la Cartoucherie nationale de Bourg-les-Valence. Elle fut révoquée de cet emploi au début de 1940 sur l'intervention du préfet de la Drôme ; après l'échec de longues démarches en vue de sa réintégration, elle dut quitter la région pour obtenir du travail au service régional des assurances, à Lyon, où elle demeura jusqu'à son mariage, en décembre 1942 avec Henri Chabanal, alors employé des Ponts et Chaussées à La Voulte. Son mari prit le maquis en 1943 et fut l'année suivante arrêté par la Gestapo. La jeune femme, partout fichée, se trouva dans l'impossibilité de retrouver du travail. Marquée par toutes ces épreuves, et bientôt chargée de famille, Germaine Brunel ne put par la suite reprendre ses activités militantes.

SOURCES : Arch. Dép. Ardèche, 10 M 221. -- *La Voix populaire.* -- *La Volonté socialiste*, 1936-1939. -- Lettre de Madame Germaine Chabanal. -- R. Pierre, *La Drôme et l'Ardèche entre deux guerres*, éd. Notre Temps, Valence, 1977, p. 180.

R. Pierre

Voici une série d'extraits des articles que Germaine Brunel, alors âgée d'une vingtaine d'années, a écrit dans les années 1936 –1939 pour « La Voix Populaire, organe du Parti Communiste, ou « La Volonté Socialiste », organe du Parti Socialiste S.F.I.O.

Nous les lui offrons aujourd'hui avec affection et reconnaissance.

# # # # # #

# # #

Et....nous allons au devant de la vie.

Faisant ses premiers pas, déjà, ce tout petit bambin s'achemine, tout doucement, au devant de la vie.

Feuilletant ce gros livre, ennuyeux quelquefois, sur le banc de l'école, il poursuit sa route...au devant de la vie.

Plus tard, à l'atelier, au bureau, à l'usine ou aux champs, continuant sa route, il va...au devant de la vie.

Tous ces jeunes, que vous voyez, s'en vont, différemment, sans doute : les uns avec inconscience, d'autres avec résignation vers le même but : la vie.

Que sera, pour eux, celle-ci ? Plus ou moins ce qu'ils en attendaient ? Les deux à la fois, peut être. Qu'importe ! Ils vont quand même, au devant de la vie.

Mais il en est, parmi ces jeunes, qui vont vers elle d'une façon toute différente et semblable à la fis. Ce sont ces jeunes qui, après avoir donné leur adhésion, participent à l'action menée par les organisations prolétariennes, provoquant ainsi ces réflexions, ironiques chez nos adversaires, un peu étonnées chez nos amis : »Pourquoi, comment se fait-il qu'à son âge(!) il ou elle vienne s'occuper de choses aussi sérieuses, « « J'avoue que pour ma part, j'ai souvent entendu ou deviné cette question. Et puisque mes vingt ans me classent dans cette catégorie de « jeunes », j'essaierai de traduire, auprès de ceux qui s'étonnent ou qui se moquen, les raisons qui ont fait que le jeune homme ou la jeune fille que nous sommes, sont devenus déjà des militants.

D'abord, il en est une de ces raisons qui est primordiale, car c'est elle surtout qui a décidé de l'orientation de notre vie. Quoique la question soit assez délicate à traiter, je me permettrai de le faire, très brièvement, voulant ainsi répondre franchement et le plus clairement possible à la question posée.

Considérant d'abord la date de notre naissance, je n'ai pas, écrivant ceci, l'intention d'en retirer des prédictions astrologiques desquelles je me moque éperdument, mais considérant cette date, nous évoquons en même temps que les années 1917' 1918 la tragédie horrible, sanglante, de la Grande Guerre. Conçus pendant cette période où l'angoisse, l'inquiétude en même temps que la révolte étreignaient tous les cœurs, qu'y a-t'il d'étonnant à ce que, par une simple et naturelle question d'atavisme, ces sentiments s'infiltrent en nous et fassent que nous vivions, avant d'en avoir atteint l'âge, les soucis de l'homme, Ces sentiments qui se développent au fur à mesure que nous prenons contact avec la vie créent en nous une force agissante qui fait de nous des « révolutionnaires ». Mais la vie que nous avons vécue, cette après-guerre avec ses deuils, ses larmes, ses misères, ses ruines, contribua pour beaucoup à amener ces jeunes, qui n'en sont plus, vers l'action militante..Nous ne pouvons concevoir la vie, telle qu'on nous la fait vivre. La vie, pour nous, c'est une belle chose qui malgré les épreuves cruelles qu'elle vous réserve parfois, sait nous donner des moments de bonheur que nous avons apprécié, car ces épreuves si dures soient-elles-parce que chacun en a sa part-ne nous ont pas aigri comme celles que nous donnent les hommes.

La vie, pour nous, ce n'est pas ce vieillard en haillons, sur la route, traînant pour tout bien un vieux sac troué où se joint un croûton de pain dur et rarement un bout de fromage. Non, ce ne peut plus être cela. Nous voudrions le revoir, cet homme que l'humanité méprise, le voir vivre vraiment, entouré et choyé, comme cet autre vieillard, qui a le droit, lui, d'entendre les rires jeunes et clairs de ses petits-enfants, son fils ayant une bonne situation peut nourrir et garder toute sa famille.

La vie pour nous, c'est cet enfant si gai, jouant, riant dans le jardin, ne se lassent jamais, et qui le soir s'endort dans le lit tout blanc, un sourire attardé dans le coin de sa lèvre, sous les yeux de son père et de sa mère attendris et heureux, et non celui-ci dont le visage émacié et pâle, le cerne des yeux, avoue la fain qui le tenaille, cet autre qui vous tend sa petite menotte avec une voix enrouée qu'une toux implacable rend plus plaintive et suppliante....

La vie, c'est encore cette maman anxieuse, au chevet de son petit malade qui consulte tous les médecins afin de le guérir plus vite, qui entend les plaintes, le délire, mais qui peut par une caresse, un doux mot, apaiser, consoler, mais nous ne voulons plus, non, que ce soit cette petite fille qu'une bombe a couchée sur le bord de la route, pauvre petit cadavre qui ne sentira plus toute l'affection vigilante et tendre de sa maman que la raison vient d'abandonner.

La vie que nous voulons, c'est celle qui rassemble le soir, autour de la table, la famille sur laquelle ne pèse aucun malaise, discutant gaiement de l'emploi du temps de la journée. Ce n'est pas cet homme, ce père de famille que la guerre a changé, dont les yeux souvent fixés un point inconnu laissent souvent filtrer beaucoup d'amertume, qui n'entend ou ne répond que par monosyllabes aux questions qu'on lui pose, qui ne devine pas l'angoisse et l'inquiétude dans les yeux de son enfant ou de sa compagne, et qui souvent cherche un oubli passager dans le verre de vin qui endort sa pensés. ..

La vie, ce peut-être ces soucis passagers, ces chagrins que le temps efface, ce n'est pas cette angoisse qui vous étreint, ce tremblement nerveux, cette inquiétude persistante, ce réveil en sursaut en entendant le sifflement aigu d'un train.

Ces jeunes ont rêvé que la vie, c'était mieux, plus noble que cela, et convaincus que leur rêve n'étant pas impossible, ne peut être irréalisable, ils poursuivront avec cette ardeur que donne l'espérance, leur route...au devant de la vie. Et je suis sûre qu'ils ont, pour cela, pris la bonne route.

('' La volonté Socialiste '' du 23 juillet 1938, repris par ' la voix Populaire'')

Cet article fut écris après l'accord signé en octobre 1937 à Privas entre le Syndicat patronal du Textile représenté par M. Tournette, et la délégation C.G.T. conduite parJ.Martin, délégué fédéral, et Ch. Doucet, secrétaire de l'UD. Et secrétaire du syndicat des travailleurs du textile Drôme-Ardèche.

Cet accord prévoyait que, un mois après la parution de la Convention Collective du Textile au Journal Officiel, le salaire minimum horaire serait augmenté de 0,60 à 0,80f. de l'heure, atteignant ainsi2f.50 et2f85 selon les zones.

Et Maintenant à l'Action.

Le Congrès du Textile Drôme-Ardèche s'est tenu récemment à la Bourse du Travail de Valence. L'importance réelle de ce Congrés lui fut acquise surtout par l'opportunité de sa tenue.

Ayant suivi, avec un vif intérêt, une partie de ses travaux, je tiens sans revenir sur des détails déjà énumérés, à souligner encore et à insister sur l'un des buts de ce Congrès : but d'autant plus sérieux qu'il n'intéresse pas seulement quelques militants, mais l'ensemble des camarades du textile de notre région, en leur créant des devoirs-soit-mais aussi queques responsabilités qui quoique lourdes, ne sont pas écrasantes si chacun veut en prendre sa part si l'on considère en effet que nos effectifs syndicaux ont augmenté dans de larges propositions depuis juin 1936, nous constaterons que les résultats obtenus sont restés insuffisants. Il est nécessaire d'en expliquer les raisons :

1°) Exception faite de quelques centres comme Valence, La Voulte, etc., le patronat textile est surtout un patronat de petites entreprises fidèle et gardien intéressé d'habitudes anciennes.

2°) le mouvement syndical a rencontré de sérieuses difficultés pour se faire admettre dans ce milieu par le fait que, dans les régions montagneuses, les ouvrières n'allaient chercher à l'usine qu'un salaire d'appoint. Ceci permet une exploitation encore plus grande de la main d'œuvre. Le manque de militants capables a permis quelquefois aussi aux syndicats constitués par les patrons, de prendre une importance qui, quoique souvent passagère, a crée des entraves à notre action.

D'autre part, et j'insiste aussi, comme l'on fait nos camarades Vandeputte, Doucet et Martin, nos camarades devant ces difficultés nombreuses et délicates-reconnaissons le-sans peut être se décourager, perdent de leur combativité.

Et ces faiblesses permettent aux patrons de reprendre des avantages en ne répondant que difficilement ou, en tous cas, en accordant que bien insuffisamment des augmentations de salaires, devenues pourtant indispensables, vu la hausse constante du coût de la vie.

Les délégués, au Congrès, après avoir approuvé les nombreux rapports et motions présentés, remercient les camarades Vandeputte, secrétaire général de la Fédération textile, Martin, de l'Isère, et le camarade Doucet, pour son action inlassable, se sont engagés à donner tous leurs efforts pour que s'atténuent et disparaissent les difficultés rencontrées jusqu'à ce jour afin que par de nouveaux et meilleurs salaires, la classe ouvrière de notre région, en connaissant aussi pus de bien-être, puisse envisager l'avenir avec sérénité et confiance.

C'est par notre volonté, notre ténacité et l'action conjuguées de tous les militants (car on ne milite pas en fonction du titre ou de la qualté qu'on peut avoir, mais en fonction de la nécessité de militer, m'écrivait un de mes camarades, avec juste raison) que nous triompherons des nombreux obstacles. Notre combativité et notre vigilance devront se révéler inlassables et en brillant comme le phare de l'océan elles éviteront bien des naufrages.

(La Voix Populaire, 8 octobre 1937).

Germaine Brunel fut aussi, à cette époque, alors que la rébellion franquiste martyrisait l'Espagne, que le fascisme lançait l'Italie dans des aventures insensées, et que le nazisme préparait de plus en plus ouvertement sa guerre pour la suprématie de la 'race aryenne', la soumission ou l'anéantissement des autres et l'exploitation accrue des travailleurs, une inlassable militante de la paix. Hitler venait d'annexer l'Autriche, et commençait à menacer l'intégrité territoriale de la Tchécoslovaquie, Mussolini poursuivait sa guerre de conquête coloniale en Abyssinie. Tous deux soutenait Franco en marche vers l'écrasement de la république espagnole, tandis que le Japon menait en Chine depuis près d'une année une sauvage guerre impériale.

Sachons-nous unir pour la ronde de la Paix.

Depuis de longs mois déjà, mais de plus en plus nettement à l'heure actuelle, se pose un problème qui domine les autres par sa gravité : je veux parler du problème de la paix.

Alors qu'un printemps précoce, cette année, essaye de nous enivrer avec les pépiements d'oiseaux, ses parfums subtils et cette douce chaleur ; alors que la petite source murmure doucement, alors que promenant dans les bois, tout rajeuni, grisé par ses effluves printaniers, on devrait se sentir revivre avec ardeur, une angoisse est en nous, mêlée d'amertume. ..

Que d'articles écrits ! Que de discours prononcés, sur cette chose sublime qu'est la paix et qui sans en avoir le droit, devient chaque jour plus fragile.

Pourquoi dépérit-elle, cette plante si belle, dont la vivacité pourrait être réelle ? Le sol n'est-il point assez fertile ? Quel engrais nutritif réclame-t-elle encore ? Nos soins ne furent-ils plus aussi fervents, aussi utiles ? Ou est-ce notre égoïsme, notre inconscience, en nous faisant délaisser ces soins, qui nous les fit prodiguer moins opportunément, ou intelligemment.

Pourquoi persévérer dans cette route fausse qui nous conduit irrémédiablement vers la perte irréparable de cette plante unique ? Pourquoi persistait-on dans cet aveuglement qui devient l'une des formes les plus monstrueuses de l'égoïsme ?

Peut-on, sans mériter de blâme, rester sourd, aveugle et inactif ? Dot-on ne rien tenter, Doit6on se résigner à perdre cette paix si fortement aimée ?

Non, non….nous ne le pouvons pas.

Nous n'avons pas le droit d'entretenir en nous ces sentiments mauvais. Il faut faire comprendre et dire notre pensée, crier bien fort notre désir de paix.

Oui, nous avons le droit d'être déçus, mais nous ne pouvons pas accepter de nous résigner à voir périr ce bien suprême qu'est la paix, car s'y résigner comme à une chose fatale serait faire preuve de lâcheté, puisque nous sommes convaincus du contraire.

Une force est en nous. Et il faut qu'on le sache. Non, Jaurès n'est point mort tout à fait. Son souvenir vivace est en nous qui nous guide.

Que de temps perdu, assez de discussions, nos voix ne font plus qu'une pour clamer notre volonté.

Ce sont les rescapés de 14 qui crient leur haine pour le fléau qui les diminua physiquement, mais plus, moralement ; les veuves privées très tôt et si brutalement du compagnon aimé ; les orphelins meurtris qui n'ont même pour la plupart, pas connu leur père courageux ; ce sont les voix de ceux qui, luttant âprement pour le bonheur du peuple, réclament aussi la fin de ce marasme.

Mais parmi ces voix, il en est qui deviennent des râles ou des hurlements : ce sont celles des mamans dont la douleur nes'apaisa jamais, évoquant toujours ce fossé boueux où le 'petit' tomba et resta pour toujours. Et il en est encore, de ces voix qui, en nous, évoquent ceux qui ne sont plus, et troués d'une balle en plein front pour sauver leur patrie(!), pour construire la paix(!) laisseraient voir, ô combien, leur amertume et leur mépris pour cette humanité qui accepte, presque sans résistance, un terrible destin.

Il faut se souvenir du serment que nous fîmes, en ce jour de 14 juillet, car promettre et tenir est la première qualité de l'homme vraiment digne de ce nom.

Est-il besoin d'attendre, Non. Agir et au plus vite, unir nos forces dispersées, lancer un appel aux peuples, faire tout ce qui peut faire peur à la guerre. N'attendons plus. Discutons, fermement, mais fraternellement. Essayons, e, causant, de découvrir en nous des affinités qui pourront nous unir. Et sachons nous comprendre, nous aimer, nous unir.

Pour cela, n'attendons pas que le sang coule, que les crimes viennent briser des vies humaines, que les berceaux tout blancs se vident de leur trésor, que des douleurs renaissent et que le canon gronde. Pendant qu'il est encore temps, sachons nous faire entendre, et nous donnant la main, nous pourrons, autour du monde, faire une ronde…la ronde de la paix.

(La Voix Populaire, 15 avril 1938)

Femme, écoute...

Femme, toi si profondément humaine, tu veux la paix et tu hais la guerre. Tu frémis en lisant le récit des horreurs épouvantables de ce fléau. Tu te révoltes devant ces crimes abominables privant de vie des êtres pour qui cette vie était le bien le plus précieux.

Tu trembles devant la perspective du retour de ce cataclysme auquel nul adjectif ne peut donner un sens aussi monstrueux que le sien.

FEMME, QU'AS-TU FAIT ?...

Tu as participé avec l'élan sincère de tout ton être aux meetings, aux fêtes, aux protestations, à toutes les manifestations pour la paix, contre la guerre.

Tu t'es indignée vivement en écoutant Hitler et Mssolini préparant la guerre en parlant hypocritement de paix.

Tu as flétri le geste ignoble de tous ceux qui en Espagne au Japon et dans tous les pays du monde, accumulent assassinats et crimes.

Fortement impressionnée par ses paroles encore toutes récentes, tu as admiré et remercié le président Roosevelt, de sa haute conception humaine de la paix.

Tu te recueilles religieusement, en ce jour de Toussaint, sur la tombe de tous ceux que tu aimais.Tu revis, avec l'absent des souvenirs, et quoique douloureusement triste, tu t'en vas chaque fois, avec un peu plus de courage, car tu as une tombe pour pleurer, pour prier, pour fleurir.

CELA SUFFIRA-T-IL ?

Femme, souviens-toi du cri d'agonie de celui qui, en 14, est parti pour ne plus revenir. Souviens-toi de tes larmes versées, de son départ, de l'attente bientôt...angoissante, désespérée.

Mère, soeur, épouse, fiancée, grand-mère, souvenez-vous de leur mort horrible dans les barbelés, dans les tranchées sanglantes.Souvenez-vous de ce corps mutilé, de ces lambeaux de chair, de ces ambulances débordantes et hurlantes; souvenez-vous de cela, entendez les bruits de bataille; écoutez la fusée de l'obus.

Mais écoutez surtout, et femme, ne l'oublie pas, ce bruit dominant les autres dans ta pensée, ce *ricanement inhumain*, de ceux qui, par le sang versé, ont gagné des millions.

N'OUBLIE PAS.

Ils sont partis pour défendre leur patrie ?

Ils sont partis pour faire la dernière guerre. Ils sont partis, héroïques dans leur renoncement, sublimes par leur courage, grandis encore par leur méprise.

Ils sont morts, révoltés; ils sont revenus à jamais meurtris dans leur chair, mais encore plus au moral. Ils sont revenus...ayant compris, voulant agir, mais se laissant duper encore.

Femme, tu n'es pas dupe. Tu revis la préface de 14 à 18, tu assistes à la course rapide des armements, à l'augmentation des crédits militaires, à la prolongation du service, à l'intoxication que dégage une certaine presse par ses excitations à la haine et à la peur. Tu suis, indignée souvent...la comédie de Londres. Tu as espéré, mais tu es découragée...

Femme, tu n'es pas indifférente. Tu ne peux te résigner à accepter la guerre. On ne se résigne que devant l'inévitable. Et la guerre n'est pas inévitable, puisque ce sont les hommes qui l'ont voulue. Il appartient à ces hommes de l'éviter, de tout faire pour l'empêcher. Et alors, femmes, s'il n'y parviennent pas seuls, c'est que notre aide est nécessaire, notre aide se révèle indispensable.

TU N'AS PLUS LE DROIT.

Femme, tu n'as plus le droit de rester neutre, indifférente, inactive, alors que ton concours devient utile sinon précieux.Tu n'as plus le droit de freiner en toi tes véritables sentiments. Laisses-les s'exalter; montre ta réprobation; élève toi avec force contre la guerre. Secoue ton inertie ou l'amour-propre qui a peur des critiques. Que tes moindres actes expriment ta volonté de construire la paix. Avec une fraternelle insistance, déracine, si tu les y trouve, chez tes camarades, la haine ou la violence qui alimentent l'esprit de guerre.

Tu n'as plus le droit de rester aveugle. Tu n'a plus le droit d'être frivole, de ne pas réserver un moment, au milieu de ta lourde tâche quotidienne pour lire une brochure, ou faire oeuvre utile en faveur de la paix.

FEMME, PREPARE-TOI.

Le jour est proche où nous toutes, femmes, devront, par nos cris d'épouvante, faire comprendre à ceux qui hésitent encore à le reconnaître, que nous n'accepterons à aucun prix de revivre 14.

Ce jour, vous serez là, toutes , vous,mères épouses, soeurs, grands'mères, fiancées, vous chrétiennes, vous appartenant à un parti politique, à une ligue, nous femmes syndicalistes, ouvrières d'usine, des champs, des bureaux.

Ce cri unanime qui nous fera nous dresser contre le spectre de la guerre la fera reculer. Et cette retraite devra être complète pour qu'elle disparaisse tout à fait, afin que les bras potelés de vos tout petits enfants roses ne se tendent plus vers un gouffre sombre, mais vers un avenir paisible et souriant.Et si vous le voulez, femmes, pour construire cela, rallions-nous, toutes, quelles que soient nos idées politiques ou religieuses, nos préférences philosophiques ou autres sous une devise comme jamais comme en cet ordre, ne s'était dégagé avec autant de force, ne s'était précisé entièrement le sens: *"Bien dire, bien penser, ne sont rien sans bien faire"*.

(La Voix populaire, 5 novembre 1937).